

MAX JACOB ET L'ART D'AUJOURD'HUI

Robert PINGET*

Il y a au début d'une carrière d'écrivain tant de difficultés et d'angoisse (mêlées à la joie, à la jubilation bien sûr mais qui risque d'être étouffées à chaque seconde) qu'il est normal qu'un jeune homme décidé à écrire garde plus tard une reconnaissance spéciale à tel de ses aînés qui lui a été de bon conseil. J'ai été ce jeune homme autrefois et le conseil je l'ai trouvé dans un livre de Max Jacob, qui était déjà mort à l'époque. Ce n'était pas à proprement parler un conseil, c'était un aveu concernant son travail. Il disait qu'il s'efforçait de publier un livre chaque année. Pourquoi cet aveu m'a-t-il fait tant d'impression ? Pourquoi depuis ce moment précis ai-je voué un culte à la mémoire de Max Jacob ? Ça me paraît aujourd'hui un peu puéril mais c'est qu'alors j'étais à la recherche non seulement de maîtres mais aussi de discipline. Si j'ai suivi ce conseil- car j'en avais fait aussitôt un conseil à mon usage personnel- c'est bien sûr parce que celui dont il venait m'était déjà cher. Je ne me souviens plus comment je l'ai découvert. Le premier de ses livres que j'ai lus a dû être *Le Cornet à dés*.

Il ne me sera pas possible en quelques minutes d'évoquer sérieusement la figure et l'œuvre de Max Jacob. D'ailleurs disposerais-je de cent heures que je ne le pourrais pas, tout simplement parce que je ne l'ai pas connu personnellement et que son

* Robert Pinget (1919-1997) est un écrivain franco-suisse auteur à partir de 1951 de trente-cinq romans, récits, nouvelles, carnets, pièces de théâtre et pièces radiophoniques, publiés principalement aux Éditions de Minuit. Pinget a été lauréat du Prix des Critiques pour *L'Inquisiteur* (1962) et du prix Fémina pour *Quelqu'un* (1965). Son écriture qui déjoue les genres établis tend tout entière vers l'humour et le jeu. Pinget a écrit de nombreux autres livres dont *Le Cornet à dés*, *Le*

œuvre est si vaste, si diverse et d'ailleurs si éparpillée encore que je n'en connais pas la dixième partie. Ses amis heureusement ont parlé de lui, entre autres Yvon Béval' et André Billy². Ils l'ont fait d'une façon remarquable. Tout ce que je puis donc tenter d'évoquer au cours de cette causerie ne sera qu'approximatif, incomplet et peut-être faux. Mais ça n'a pas d'importance puisque c'est sa personnalité qui m'inspirera même mes erreurs. Je crois que les jeunes gens ont avant tout, surtout s'ils se destinent à l'art, besoin d'admirer un aîné. Qu'ils tombent par hasard sur Max Jacob ou sur Cervantès, peu importe. Ils chercheront à savoir qui c'est, qui c'était. Ils tiendront quelqu'un. Ce qui est beaucoup plus important que de tenir quelque chose, même une grande œuvre. Un homme de chair et d'os, qui a eu toutes les difficultés de vie et d'expression, qui a vaincu le désespoir journalier, les horreurs intimes, les contradictions, la souffrance. La beauté d'un caractère et son exemple font à mon sens mille fois plus de bien que la perfection d'une œuvre. Ils sont plus féconds. C'est du moins le souvenir que je garde de mon premier contact avec Max Jacob. Qui était-il ?

Un artiste, un fou, un détraqué, un comique, un malheureux, un snob, un repent, un orgueilleux, un humble, un juif, un converti. Il a été l'ami de Picasso, d'Apollinaire, de Modigliani, de Cocteau et de mille autres, un habitué du Bateau-Lavoir et de Montmartre, il a fréquenté les bistrotts de Montparnasse, les salons à la mode, les expositions de peinture, les loges de voyantes, les bals, les bouges, tout ce qu'on pouvait décentement et indécentement fréquenter. Personne ou presque ne le prenait au sérieux. Était-il poète, était-il peintre, était-il missionnaire, était-il hérétique, réformateur, comédien, sincère, catholique, juif, tireuse de cartes ? Qu'est-ce qu'il était ? Tout à la fois. Ça n'inspire guère confiance aux gens sérieux. Mais il n'y a heureusement pas que des gens sérieux et il était si gentil qu'on l'admettait presque partout et que pour payer son tribut à la société il prodiguait sa drôlerie, sa verve et ses loufoqueries. Imprévisible et déroutant. Il était petit et chauve, plutôt trapu, avait de gros yeux langoureux, les mains potelées, s'habillait un jour comme un maçon, le lendemain comme un dandy, se fourrait dans l'œil un monocle, allait faire l'impudent chez François Mauriac, protégeait Radiguet, pleurait chez sa concierge, se saoulait au champagne, se droguait à l'éther, priait dans toutes les églises et Dieu sait quoi encore. Au total, un vivant. La vie, l'amour de la vie, voilà ce qu'il était d'abord.

Ses premières œuvres ont paru avant 1914, sans nom d'éditeur, jusqu'au *Cornet à dés*, recueil de poèmes en prose daté de 1917, qui a été l'un des livres les plus importants de l'époque, selon les critiques d'aujourd'hui, le plus important à mon gré³. Car c'est de ce livre qu'est sorti le surréalisme tout entier. Le mot surréalisme a été mis à la mode par Apollinaire et la chose systématiquement exploitée par

le groupe surréaliste entre les dates extrêmes de 1918 à 1939, bref dans l'entre-deux guerres. L'une des grandes découvertes de ce mouvement, au dire de ses adeptes, a été celle du subconscient, dont on pouvait provoquer les manifestations, en littérature, par l'écriture automatique. Se mettre à sa table de travail, écrire n'importe quel mot et à sa suite tout ce qui venait, sans qu'intervienne le jugement esthétique. Tout l'art moderne est sorti de là. Comment donc ne pas voir dans *Le Cornet à dés* la première manifestation de ce phénomène ? Le titre déjà en dit long. J'y reviendrai tout à l'heure. Il ne s'agit pas ici de querelle littéraire. Il s'agit pour moi d'essayer de faire aimer une grande figure de l'art d'aujourd'hui. Les amis de Max Jacob l'avaient reconnu, qui se réunissaient pour l'écouter lire ses poèmes. C'était chaque fois l'enthousiasme dans le petit groupe, le délire. Quelque chose de nouveau naissait, qui dure encore. L'importance de Max Jacob est aujourd'hui incontestée.

Je me suis demandé en préparant ce petit travail si à première vue je l'aurais trouvé sympathique. Il était au dire de certains insupportable d'affectation et de préméditation. François Mauriac que je viens de citer dit ceci à son propos :

Il vint peu après déjeuner chez moi, rue de la Pompe. Je me souviens qu'il fit semblant de croire que des portraits peints par Jacques-Émile Blanche étaient l'œuvre de ma femme, et il lui en fit grands compliments, ce qui jeta un froid. Son pantalon à carreaux, sa courte jaquette, son monocle, les propos qu'il tint, tout nous persuadait que nous assistions à un numéro très étudié et depuis longtemps mis au point.

Peut-être que ça m'aurait choqué aussi ?

Et avant cette époque, que sait-on de lui ? Il fit la connaissance d'Apollinaire par l'intermédiaire de Picasso en 1905. Il avait donc 29 ans. André Billy dit qu'à cette époque Max portait comme Guillaume un chapeau melon. Cela surprenait de la part d'artistes. Mais ils étaient employés l'un dans un journal, l'autre dans une banque. « De l'employé, Max avait adopté la mise, mais son regard sous le bord du banal chapeau en disait long (...) Enfin il était glabre et ce n'était pas tout à fait à la mode. D'un homme glabre on disait qu'il ressemblait à un acteur, à un prêtre, à un lord ou à un clown. Max ressemblait à un mauvais prêtre par son air de fausse onction, à un acteur par la vivacité de ses expressions gourmandes et bouffonnes. Plus tard il arbora un monocle, une redingote grise, un chapeau claqué et des cravates de diverses couleurs qu'il variait cabalistiquement selon les jours de la semaine ou les signes du zodiaque⁴. »

En 1905 déjà il écrivait chaque jour plusieurs poèmes qu'il cachait dans une malle, et commençait à peindre ses aquarelles à la cendre de cigarette. Il travaillait beaucoup. C'était à Paris, rue Ravignan, au fond d'une cour. On n'y voyait pas clair et sa lampe restait allumée toute la journée. C'est dans ce logement qu'il s'institua astrologue et qu'il disait la bonne aventure pour gagner son bifteck. Qu'il crût à ce qu'il prédisait aux dames de tout acabit qui venaient le consulter, on n'en sait rien. Mais c'est probable. Il est certain qu'il s'intéressait particulièrement aux sciences occultes, aux mystères du zodiaque, à la Kabbale. Il conseille à ses amis de s'y intéresser plus qu'à toute philosophie⁵. À ses nouvelles connaissances il demande la date et l'heure de leur naissance, il approfondit le sens symbolique des pierres précieuses, des divers signes naturels, des rêves. Il y a de nombreuses références à toute cette magie dans son œuvre. Il était donc sincère. Ce qui ne l'empêchait pas de conseiller aussi la lecture des *Actes des Apôtres* et de *l'Imitation*. C'est en 1909 qu'il affirme avoir eu une apparition du Christ. Le personnage a soudain pris corps, se détachant d'une de ses aquarelles. Sa conversion tapageuse, théâtrale et rocambolesque date de là⁶. Ce qui ne veut pas dire non plus qu'elle n'était pas sincère. Toute l'œuvre mystique de Max Jacob prouve de façon irréfutable, de même que ses actes charitables, qu'il était croyant. Mais de sa foi elle-même il lui fallait tirer des effets, des grimaces, des singeries. « On eût dit que devant la vie il éprouvait une pudeur, un malaise, une gêne qui le faisait continuellement s'évader dans une amère et douce parodie de lui-même et des autres. » Je trouve quant à moi cette attitude admirable. Max Jacob savait avoir tous les défauts de la facilité et du cabotinage, il n'a jamais caché ce côté de sa nature, l'acceptant, s'acceptant tout entier, sans fausse honte. Il a dit lui-même et il l'a écrit qu'il fallait en soi avant tout briser l'amour-propre, qui ne fait faire que des bêtises. Autrement dit les pitreries n'en sont pas lorsqu'elles sont notre expression authentique.

Pour illustrer les contrastes de sa nature, je vais vous lire un poème écrit alors qu'il passait déjà le plus clair de son temps à méditer et à prier. Ce poème s'intitule « Quelques décisions du monde où on s'amuse⁷ » :

Lundi. « On s'est amusé hier chez Mélanie : c'était charmant. Répétons-le souvent pour nous en persuader. »

Mardi. « Comme on s'est amusé hier chez Suzanne. Marcel est délicieux, mais Anne-Marie est impossible. »

- « Impossible. »

Mercredi. « On s'est amusé hier chez Jules. Répétons-le ! La peinture de Maurice est charmante, mais la musique de Louis ne vaut rien !-Paraît-il. »

Jeudi. Item.

Vendredi. Item. Alfred s'est tué : c'était un fou !- Oui c'était un fou.

Samedi. « Vous verra-t-on demain chez Augustine ? Max est parti chez les Bénédictins. C'était un fou. »- Oui c'est un fou ! Il faut être fou : c'est un fou. »

Dimanche. C'est un fou ! Car enfin un peu de religion est très comme il faut, mais pousser le fanatisme jusqu'à la retraite bénédictine c'est de la folie. Je vous demande à quoi cela ressemble. Vous savez qu'il... » « Ah ! Tiens.... »

Nouveau converti, il dut se faire baptiser. Il choisit comme parrain Picasso qui voulait lui donner le prénom de Fiacre, patron des jardiniers. Max choisit celui de Cyprien et Picasso lui fit cadeau d'une *Imitation de Jésus-Christ*⁸. Quel charme dans l'amitié de ces deux hommes ! L'intelligence se joue de toutes les difficultés, le scandale pour elle n'existe pas, une seule chose importe, être soi-même jusqu'au bout, et dans la joie si possible. Max Jacob a rapporté lui-même cette parole de Picasso au sujet de sa méthode de travail : je pense à Dieu et je peins. Ce n'est pourtant pas Picasso qui ait jamais été taxé de mystique. Ils étaient tous deux au-dessus des conventions mondaines et autres et du qu'en-dira-t-on. Il s'agissait seulement de se réaliser complètement en tant qu'artiste.

De lui-même Max a tout dit, sans souci des contradictions ni du ton. Un jour ceci : « Je me déclare mondial, ovipare, girafe, altéré, sinophobe et hémisphérique. Je m'abreuve aux sources de l'atmosphère qui rit concentriquement et pète de mon incertitude⁹. » Un autre jour cela, qu'il met dans la bouche de frère Manassé, Victor Matorel, mort au couvent : « J'ai connu l'amour avec une douce horreur. Dois-je avouer que j'ai été sodomite, sans joie, il est vrai, mais avec ardeur ? Mais vous, pardonnez-moi, mon Dieu, si vous êtes en moi comme vous êtes autour de moi, car vous savez mon innocence¹⁰. »

Un autre jour ceci : « Sensuel, gourmand, susceptible, orgueilleux, joyeux à l'excès, triste sans raison, avide sinon avare, égotiste sinon égoïste, maussade, méprisant, envieux, capricieux, bavard, blessant, dur, méchant, flegmatique, insensible, prétentieux, mesquin, outrancier, rancunier¹¹. » Ça fait beaucoup de défauts à la fois, dont il passa sa vie à se repentir. En 1921 il partit une première fois faire une retraite au presbytère de l'église bénédictine de Saint-Benoît-sur-Loire. Il était l'hôte du curé Fleureau et de sa gouvernante qui s'est souvenue plus tard « de l'impression étrange que lui fit, la première fois qu'elle le vit cet homme chaussé de gros sabots, culotté de velours comme un ouvrier, qui, pourtant, n'était ni un paysan ni un ouvrier et qui priait dans la basilique en se frappant violemment la poitrine et en poussant des exclamations¹² ».

Puis il repartit et pendant de nombreuses années voyagea, se réinstalla à Paris, se dissipa beaucoup et travailla plus encore.

C'est à Saint-Benoît qu'il retourna finir ses jours. Il y vécut de façon exemplaire, comme une sorte de sacristain de l'église, ayant renoncé à toutes les vanités du monde. Il n'écrivit plus guère que de la poésie mystique et des méditations religieuses qu'il envoyait à ses amis pour tâcher de les convertir. Ses amis allaient le voir aussi. Il recevait beaucoup de visites. Yvon Bélaval raconte la sienne ainsi :

*Max Jacob me reçut au car de Saint-Aignan. Il portait casquette et sabots. Pantalons de velours. Veste de garçon boucher à minces rayures bleues-blanches. Il y eut un léger moment d'hésitation, mais enfin nous nous saluâmes.
- Mon Dieu, commença-t-il en me dévisageant, comme vous ressemblez peu à vos lettres !*

- ...

Enfin ça ne fait rien. Vous êtes très bien comme ça. (...)

Il s'aperçut que je mourais de honte. Il me prit par le coude et, tout à coup, changeant de ton :

- Et puis, vous savez, il ne faut pas être timide. Vous allez commencer par me dire « Merde » ; ensuite, nous ferons un match de boxe. Je suis un pauvre vieux qui a beaucoup de mal à se faire pardonner ses péchés. Rien de plus. Je suis tout petit, je suis chauve... (un peu plus tard). Alors vous avez décidé d'aller à Paris ! Mais pourquoi vous habillez-vous si sombre ? Il ne faut pas aller à Paris comme ça ! Tous les jeunes littérateurs portent des costumes anglais, avec des culottes nouées au genou, des cravates rouges... Mangez, mangez. Vous ne mangez pas ! C'est pour ça que vous êtes triste ! Pour ça et aussi parce que vous vous habillez en bleu marine... (un peu plus tard)- Personne ne m'aimait. Les femmes se foutaient de moi. Je ne réussissais en rien. Mais du jour où j'ai cru en Dieu, j'ai réussi et j'ai été aimé... J'ai vu le Christ, vous m'entendez, je l'ai vu. Et je n'étais pas saoul, je venais de la Bibliothèque Nationale. J'étais couché. Tout à coup, au-dessus de mon lit... (...)

Excusez-moi, Yvon, j'ai envie de pisser...

Il se retourna. Il continuait de parler¹³.

Le 24 février 1944, à sept heures du matin, Max Jacob servit la messe à la crypte de Saint-Benoît¹⁴. À onze heures des soldats allemands vinrent le prendre pour le mener au camp de concentration de Drancy. Il était très calme, il fumait, il s'était mis en frais de toilette. Il mourut au camp peu après, d'une pneumonie.

Il existe encore à Paris une société des amis de Max Jacob¹⁵, pour le rayonnement de son œuvre, et un prix de poésie Max Jacob¹⁶, décerné au début de chaque année à un poète. On fête cette année le 20^e anniversaire de sa mort en publiant un nouveau *Cahier*¹⁷.

Je vais me permettre maintenant de vous lire quelques poèmes du *Cornet à dés*. Je choisis ce livre uniquement, je fais donc une sélection parmi les différentes inspirations de Max Jacob.

LE CORNET À DÉS

Encore Fantômas

Ils étaient aussi gourmets que gourmés, le monsieur et la dame. La première fois que le chef des cuisines vint, un bonnet à la main, leur dire : « Excusez-moi, est-ce que Monsieur et Madame sont contents ? » on lui répondit : « Nous vous le ferons savoir par le maître d'hôtel ! » La seconde fois, ils ne répondirent pas. La troisième fois, ils songèrent à le mettre dehors, mais ils ne purent s'y résoudre, car c'était un chef unique. La quatrième fois (mon Dieu, ils habitaient aux portes de Paris, ils étaient seuls toujours, ils s'ennuyaient tant !), la quatrième fois, ils commencèrent : « La sauce aux câpres est épatante, mais le canapé de la perdrix était un peu dur. » On en arriva à parler sport, politique, religion. C'est ce que voulait le chef des cuisines, qui n'était autre que Fantômas¹⁸.

**

Que te manque-t-il, ô crâne, pour avoir l'air d'un cul de poulet ? la baudruche ! et pour avoir l'air d'une autruche ? la chair de poule¹⁹.

**

Portrait de grand-père par un enfant de cinq ans : une tête de bœuf qui fume la pipe. La famille est ravie ; grand-père est vexé²⁰.

**

Roman Feuilleton

Donc, une auto s'arrêta devant l'hôtel à Chartres. Savoir qui était dans cette auto, devant cet hôtel, si c'était Toto, si c'était Totel, voilà ce que vous voudriez savoir,

mais vous ne le saurez jamais... jamais... La fréquentation des Parisiens a fait beaucoup de bien aux hôteliers de Chartres, mais la fréquentation des hôteliers de Chartres a fait beaucoup de mal aux Parisiens pour certaines raisons. Un garçon d'hôtel prit les bottes du propriétaire de l'auto et les cira : ces bottes furent mal cirées, car l'abondance des autos dans les hôtels empêchait les domestiques de prendre les dispositions nécessaires à un bon cirage de bottes ; fort heureusement, la même abondance empêcha notre héros d'apercevoir que ses bottes étaient mal cirées. Que venait faire notre héros dans cette vieille cité de Chartres, qui est si connue ? Il venait chercher un médecin, parce qu'il n'y en a pas assez à Paris pour le nombre de maladies qu'il avait²¹.

**

Le cygne
(genre essai plein d'esprit)

Le cygne se chasse en Allemagne, patrie de Lohengrin. Il sert de marque à un faux-col dans les pissotières. Sur les lacs, on le confond avec les fleurs et on s'ex-tasie, alors, sur sa forme de bateau ; d'ailleurs, on le tue impitoyablement pour le faire chanter. La peinture utiliserait volontiers le cygne, mais nous n'avons plus de peinture. Quand il a eu le temps de se changer en femme avant de mourir, sa chair est moins dure que dans le cas contraire : les chasseurs l'estiment davan-tage alors. Sous le nom d'eider, les cygnes aidèrent à l'édrédon. Et cela ne lui va pas mal. On appelle hommes-cygnes ou hommes insignes les hommes qui ont le cou long comme Fénelon, cygne de Cambrai. Etc²²...

**

Le saumon a la chair rose parce qu'il se nourrit de crevettes²³.

**

LE CORNET À DÉS II²⁴ (publié après la mort de Max)

Art intime

Une petite exposition entre amis tout à fait entre amis. On y retrouvait d'an-ciennes connaissances : on finit par y manger, par y coucher. Quant à l'artiste lui-même, c'était Paresse, Sexualité et musique de Chopin, l'œil perdu, l'âme aussi, et ce sourire²⁵....

**

L'album des photographies de famille

Venise ! Notre voyage de noces ! Des dalles ! Personnages sur des dalles, vus d'en haut, vus d'en bas ! Des arcades, deux personnages sous des arcades. Personnages cachant une fresque : c'est dommage ! Et ça ? C'est la photo du cousin Moche. Qu'est-ce qu'il a devant la bouche ? La fumée d'une cigarette ? Mais non ! le cousin Moche ne fumait pas ! je ne sais pas ce qu'il a à la bouche. Un enfant dit : « Il a tiré la langue au photographe et tout a bougé » Oh ! ce petit ! c'est lui qui a deviné ! Oh ! ce petit ! comme il est intelligent ! il ira loin, ce n'est pas comme le cousin Moche. Il est au cimetière, le cousin Moche. Ce petit ira aussi au cimetière et les photos s'effaceront²⁶.

**

Une famille très chrétienne

Les enfants sont vertueux. Le fils qui est soldat est certainement vierge. La jeune fille, c'est moins certain²⁷.

**

La Mère

Le bébé est assis dans le grand lit paternel. C'est le matin, la mère en deuil le contemple avec quel amour. L'enfant la contemple de ses beaux yeux d'enfant et voici que lentement il se change en singe²⁸.

**

Ce n'est pas une pomme que tendit Ève à Adam. C'est une clé. Cette clé, je l'ai retrouvée : elle était bien rouillée, la pauvre²⁹.

Quel est l'esprit de ces poèmes ? C'est celui qui va animer tout le surréalisme. Max Jacob qui a toujours aimé dérouter ses amis, étonner, parce qu'il ressentait trop vivement les contradictions de sa nature et qu'il était trop poète, trop vivant et trop sincère pour ne pas les avouer, s'est servi, pour faire de l'humour, de la dérision et de l'apparente incohérence des mots. En les débarrassant d'un contexte logique il leur rendait tout leur pouvoir suggestif. Dans les quelques lignes que je viens de vous lire il est évident qu'il se laisse aller à dire un peu n'importe quoi. Il découvrait un certain automatisme, il découvrait les ressources du subconscient. Cette énorme provision d'images emmagasinées par le poète n'aurait pas eu l'occasion

dans la poésie traditionnelle de voir le jour. Elle en aurait été empêchée par la logique. Certainement les écoles de poésie précédentes avaient déjà déclaré la guerre à la raison mais peut-être avaient-elles mis dans leur art trop de dissimulation sous prétexte d'esthétique. La beauté pour Max Jacob était d'autre sorte, elle était principalement faite de surprise, de rencontres fortuites, de calembours, de prosaïsmes, et pour tout dire de bêtise. On assistait à la naissance d'une nouvelle esthétique. Le caractère acide, déroutant, volontairement incomplet des images, insatisfaisant au sens classique c'est-à-dire inharmonieux, c'est ça qui le satisfaisait. L'harmonie pour lui n'est pas de sérénité, elle n'est pas non plus le fait de l'objet fabriqué lui-même, elle est la concordance de cet objet avec sa propre désharmonie à lui. S'il arrive à donner par un poème l'impression de déséquilibre, il a gagné. Le poème reflète son propre sentiment d'insécurité, de provisoire, d'inabouti. Voilà pourquoi il ne pouvait cesser d'écrire. Il ne se réfugiait pas dans un idéal poétique, il vivait sa vie de poète, de pécheur, de bouffon, la transcrivant au jour le jour. Une vie, un cœur, un langage ouverts. Tout vivre et tout écrire sans attitude ou plutôt en prenant toutes les attitudes pour en démasquer la vanité. Il découvrait que l'expression la plus authentique de lui-même était de s'abandonner au verbe, au flot de balbutiements qui naît des rêves, aux moindres mouvements du cœur avant qu'ils ne soient formulés en termes raisonnables. La raison est sa pire ennemie. Il croit en Dieu parce que c'est déraisonnable. Il ne pourra donc l'approcher qu'en déraisonnant de confiance. Mouvements contradictoires vers autre chose, poussées incompréhensibles mais irrépressibles vers Dieu, confiance aveugle dans les mots, il ne risque absolument rien, il ne s'agit pas pour lui d'en faire de la beauté figée, il s'agit d'atteindre par leur truchement à une vérité qui se fiche bien de l'art.

Tout ça est maladroitement dit et je m'en excuse. Mais je crois qu'on ne comprend pas Max Jacob en y cherchant un théoricien de l'art. Il faut y voir avant tout un homme confiant dans l'instrument donné à l'homme par Dieu, la parole, qui est née dans le sang et qui nous sauvera comme il est dit dans l'Évangile. Voilà Max Jacob. Dans le sang, de là le débridé de ses écrits. Il a toujours refusé de construire un livre. Mais il prenait la peine, la longue peine, de vérifier, de peser chaque mot après le travail d'accouchement. Que chaque mot rendît le son... du sacrifice, probablement. Ce qu'il a appelé l'inconscience surveillée ou le rêve éveillé. C'est la différence avec les procédés de l'école surréaliste, qui ne voulait pas de contrôle. Max Jacob lui contrôle, choisit dans ce qui est sorti malgré lui les touches qui lui paraissent les plus significatives, celles qui rendent le mieux l'idée de son désarroi. Être poète, dit-il, c'est avant tout être un homme. C'est s'accepter tout entier pour éliminer ensuite ce qui ne sert à rien ou est nuisible. C'est donc choisir. Il étale sa marchandise et y

discerne ce qui peut lui servir. Il se confesse tout le temps. Et c'est dans cet étalage préalable, à mon gré, que réside l'acte important, qui est un acte d'humilité.

Ce qu'il y a de curieux c'est qu'on ait pu dire que ses poèmes et ses romans n'étaient en général pas d'inspiration chrétienne. Pour lui il est impossible d'être chrétien sans être humain, donc taré, donc encore une fois sans accepter sa contradiction essentielle.

Outre ses poèmes en vers ou en prose, outre ses méditations religieuses, Max Jacob a en effet écrit des romans. Il me faut me demander aujourd'hui pourquoi ces romans m'ont aidé à comprendre mon métier. Probablement parce que ce ne sont pas des romans. Un roman est une fiction qui se veut telle. Ceux de Max Jacob veulent être la réalité. Et si cette réalité est inventée il en est lui-même tellement imprégné qu'elle prend naturellement le ton de la confession, la forme des mémoires. Il dit « Je » presque tout le temps. Pour mieux s'identifier croyait-il à ses personnages, en réalité pour mieux cerner un côté de sa propre personnalité, même fabuleux, même imaginaire. Le ton est tellement persuasif qu'on reste confondu. C'est ce à quoi il vise. Nous confondre devant ce prodigieux mélange que nous sommes de bien et de mal, de vérité et de mensonge, nous obliger à réfléchir sur notre condition, quitte à nous faire prendre des vessies pour des lanternes tant l'effet de surprise lui importe. Tant l'effet de surprise devrait nous trouver prêts à répondre sans hésiter, trouver en nous un écho, une adhésion immédiate car c'est l'effet que Dieu choisit de préférence et il importe de reconnaître sur l'heure sa volonté. Prendre conscience du bizarre, de l'inattendu, en faire son élément, être à l'aise dans l'inconfortable, être perméable au mystère. Voilà ce que nous demande Max Jacob.

Qu'on juge de ces bribes, prises dans *Cinématoma* (Nouvelles) qui est un recueil de Mémoires Imaginaires.

Réflexions, impressions et souvenirs de feu Madame Gagelin,
suivis de ceux du cocher de son fils

Non ! ces humbles feuillets ne sont pas des mémoires, mon gendre, je n'ai pas la prétention de léguer des mémoires à la postérité. Vous seriez trop content, vous et votre clique de pouvoir rire encore de ma confiance en moi-même. Riez ailleurs, mon gendre ! quoi que vous en pensiez « la vieille folle » n'a d'autre grain qu'un grain de bon sens. « La vieille folle » est morte sans avoir à craindre le soupçon d'un ridicule orgueil et votre méchanceté est déçue. Ce n'est pas qu'ils ne pussent

être jugés supérieurs à tels autres, mes mémoires, mon gendre ! Du style, j'en ai, et du plus élégant. Remarquez que ma vie fut assez brillante et que les intrigues mondaines dans lesquelles je me suis trouvée engagée m'ont suggéré bien des réflexions philosophiques (mais oui ! philosophiques), ne serait-ce que sur la mauvaise éducation des hommes d'aujourd'hui, n'est-ce pas, mon gendre ? ne pourrai-je pas rapporter aussi tant de mots d'esprits que j'ai entendus... Oh ! pas de vous !... ou que j'ai dits ? Vous êtes un garçon assez intelligent, n'est-ce pas ? vous avez quelquefois le raisonnement juste : eh bien, dites-moi, que faut-il pour écrire des mémoires intéressants ?

(...)

Ah ! la jeunesse ! Avoir été jeune et brillante et être à la merci d'un gendre ! que les plus fameux politiciens du monde aient disséqué devant vous, pour vous, d'une façon très habile la situation politique de l'Europe, les secrets de la Haute Police et qu'il faille supporter les divagations d'un impulsif, d'un fou qui raisonne ! c'est de vous que je parle, mon gendre ! carrément je vous le déclare du fond de ma tombe vengeresse, vous êtes un impulsif ! Avoir reçu les leçons de piano du fameux Ravina et baisser pavillon devant une pimbèche à trois francs le cachet : croirait-on qu'elle refuse de faire jouer à mes petits-enfants la jolie étude de Ravina dédiée à « la spirituelle Madame Gagelin » ? Moi chez qui Monsieur Louis Enault et son frère chantèrent « Le Lac » de Niedermeyer et Lamartine en s'accompagnant, il me faut souffrir la voix aigre de ma stupide fille et les patouillages de collégiens ! Pauvres doigts noués par les rhumatismes, vous avez pourtant eu la force et l'agilité de courir sur le clavier pour le plaisir de mes auditeurs et la légitime fierté de la musicienne ! car j'avais un réel talent de pianiste à l'époque que je rappelle, j'ai le droit de le dire³⁰.

**

Celle qui a trouvé un mari*

« Brusque, je ne suis pas »
Marie Lebolloch

Saint-Oâ (Finistère)

Lundi.- Corentin ! maintenant celui-là met ses jambes à son cou pour courir. Ah ! la sœur m'avait bien dit : « Marie Lebolloch, ma fille, il n'y a rien de bon à gagner autour des garçons ! » Moi j'avais dit à Corentin : « Corentin ! regardez le ventre que j'ai pris avec vous ! Dans les entrées des maisons, oui ! quand je suis au bout de la rue. Attendez un peu canaille que vous êtes, je saurai bien vous attraper, allez ! Mon Dieu, ma mère n'a pas vu encore. C'est

ma sœur que j'avais peur, ma sœur de Paris ; oh ! celle-là a de la malice ! Ah oui ! par exemple ! Alors j'avais peur, n'est-ce pas, j'avais peur qu'elle se serait aperçue de mon ventre mais elle n'a pas vu. Non ! elle n'a pas vu encore.

« Regardez celle-ci ! regardez celle-ci, donc ! Quel ventre qu'elle a, Jésus ! si c'est possible de venir à la messe avec des ventres comme ça. Oh ! mon Dieu ! » Marie-Jeanne Gloaguen, l'épicière ! rue du Pont, là ! Qu'est-ce que j'aurais dit ? Alors, me voilà à la maison de retour ! mon père qui était là ! comme un fou qu'il était. Mon Dieu que je dis, c'est Simon qui a dit ! C'est Simon qui a dit ! Cochonnerie, allez ! À la chauffe qu'ils sont tous les deux, à la chauffe de la papeterie. Mon père était colère mais il ne savait pas ; il ne voulait pas que nous aurions été danser sur la place avec ma mère. Et puis, il avait bu. Quand un homme a bu, n'est-ce pas ?³¹

Et voilà le roman de Max Jacob.

On a parlé de nos jours de nouveau roman. Cette étiquette a même été collée sur mes livres. Or je ne sais pas ce que ça signifie. Ce que je veux dire c'est qu'au début de ma carrière l'art de Max Jacob m'a marqué. J'ai entendu dans sa voix le ton que je cherchais et qui est simplement celui de la vérité. Ce ton-là se reconnaît entre mille. Il est celui de l'approfondissement de soi-même dans la difficulté, celui de l'insatisfaction, celui de l'espoir. Si le roman aujourd'hui veut être celui de demain il n'y a pas d'autre voie pour un auteur que celle-là. Toute technique si ingénieuse soit-elle ne vaudra jamais rien en face d'un cri dépouillé, en face d'une analyse serrée, exigeante et douloureuse du cœur humain.

Voici quelques conseils de Max Jacob (*Conseils à un jeune poète*³²)

Une œuvre mûrie devient sérieuse. Une œuvre mûrie trouve d'elle-même son commencement, son milieu et sa fin. Un style mûri prend sa densité comme l'œuf prend de la consistance sous la poule. Un mot doit être aussi mûri qu'un œuvre entière ; surtout l'épithète³³.

**

* Les paysans de la Basse-Bretagne qui connaissent la langue française l'accrochent à leur usage d'une façon incorrecte mais pittoresque. Nous avons essayé de les suivre dans leur jargon qui nous semblait n'avoir pas été encore noté avec fidélité (note de Max Jacob).

Rien de plus triste, de plus pesant que les idées ; elles sont toutes de Monsieur Prudhomme ou de M. Homais. Elles cessent d'être des idées si vous les ressentez à mort, si vous les ressentez avec passion, avec expérience, si vous les transformez en sentiments³⁴.

**

Pour éviter le style description scientifique, variez avec soin votre syntaxe d'une phrase à l'autre. Je faisais jadis collection de formules syntaxiques : on en a jamais assez à sa disposition. La richesse du style est là : son naturel est là, son intérêt, son amusement est là³⁵.

**

Si vous n'êtes pas blessé par l'extérieur et réjoui par l'extérieur, jusqu'à la souffrance, vous n'avez pas la vie intérieure et si vous n'avez pas la vie intérieure, votre poésie est vaine³⁶.

Je disais tout à l'heure que Max Jacob n'était pas un théoricien de l'art. C'est un poète qui a beaucoup réfléchi sur la condition de l'art. Il y a une méthode à suivre, c'est certain, mais elle n'est pas la mise en œuvre de formules et de trucs. Il est très important de le souligner à propos du roman d'aujourd'hui. Lorsque Max Jacob dit « variez votre syntaxe », il nous donne tout de suite après le moyen de la varier : être blessé ou réjoui par l'extérieur jusqu'à « la souffrance » pour avoir la vie intérieure. Ce genre de raisonnement n'est pas celui d'un grammairien ni d'un esthète. C'est celui d'un amoureux. Samuel Beckett m'a dit un jour que les jeunes peintres abstraits étaient engagés dans une aventure tellement difficile qu'ils ne s'en doutaient même pas. Où puiser le renouvellement de la forme si ce n'est dans une intense « vie intérieure » ? Ce qui leur faut pour persévérer dans leur art, ce n'est pas de s'épuiser à connaître toutes les techniques, ni à courir toutes les expositions pour être au courant de ce qui se fait. Ce qui leur convient, comme à tout artiste, c'est de vivre intensément, de creuser en eux-mêmes pour y trouver l'amour des autres et de la création. Alors seulement leur art j'allais dire ne leur sera plus un problème- l'art sera toujours un problème pour l'artiste, un mystère incompréhensible- mais il leur sera pour ainsi dire donné par surcroît. Il ne sentira plus la transpiration. Il sera devenu l'expression juste de leur richesse intérieure.

Permettez-moi pour conclure de vous lire une des plus belles pages de Max Jacob, écrite au sortir de l'hôpital Lariboisière en 1920. Il avait été renversé par une voiture et conduit dans la cour de l'hôpital par un froid glacial. Il avait attendu dans

cette cour toute la nuit sur une chaise qu'on lui donne des soins. Il contracta alors sa première pneumonie qui fut l'amorce de celle dont il mourut. Il ne s'apitoie pas sur son sort mais sur celui des pauvres et des malades. Et tout naturellement le thème de la mort vient sous plume et il nous lance à la figure son ultime avertissement :

Hôpital, mausolée des vivants, tu es entre deux gares, gare toi-même pour les départs d'où on ne revient pas. Je m'agenouille en pensée devant ton seuil ; je remercie Dieu qui m'a laissé parmi les hommes de la terre. Sur ce banc pour moi la faiblesse et la fatigue ressemblent à l'agonie. Tête si faible encore et ça commande à tout, la tête ! pauvres membres comme vieilliss à pauvre tête si faible toujours, si faible encore. Agonie ! la fatigue ! oh ! faiblesse. Ohé ! les gens pressés des autos, vous mourrez ! (...) Les femmes popotes et celles de la grande vie, les bas bleus, vous mourrez, mes amis ! les gens des autos, écoutez ! écoutez donc mon glas, je dis que vous mourrez. Je viens de l'apprendre à l'hôpital et je vous le crie boulevard Magenta. Vous mourrez, nous mourrons. Ô mot effroyablement vrai, ô mot de vérité, de seule vérité, mot qu'on ne peut remuer et qu'il faut toucher avec le doigt de la pensée, vous mourrez. Mais écoutez-moi donc au lieu de filer : nous allons mourir tout à l'heure³⁷...

NOTES

- ¹ BÉLAVAL Yvon, *La rencontre avec Max Jacob* : Charlot, 1946, (rééd. Vrin, 1994).
- ² BILLY André, *Max Jacob* : Seghers (collection Poètes d'aujourd'hui), 1946.
- ³ *Le Cornet à dés* paraît à compte d'auteur en novembre 1917 (Imprimerie Levé ; 14 ex. sur Japon avec un *Arlequin* gravé par Picasso et le portrait de Jacob de 1915 par le même pour les 30 ex. sur Hollande, le tirage total est inconnu). Parmi les souscripteurs du recueil on note : Carco, Cocteau, Jacques Doucet, Kisling, André Level (galeriste), André Lhôte, Léonce Rosenberg... (voir ANDREU Pierre, *Vie et mort de Max Jacob* : La Table ronde, 1982, p. 308-309).
- ⁴ BILLY André, *Max Jacob, op. cit.*, p. 13-14.
- ⁵ Quatre cahiers d'écoliers non datés mais qu'il est possible de situer *circa* 1903-1904 conservent les premières recherches exégétiques, ésotériques et astrologiques que Jacob poursuivra toute sa vie (fonds Dubief, BnF, NAF 15951). Converti en 1915 après la vision christique de 1909, le poète n'abandonnera jamais les voies de la gnose ou de la théosophie, et sera, jusqu'à la fin de sa vie, d'une fidélité exemplaire à son engagement spirituel chrétien.
- ⁶ Voir l'ouvrage de Max Jacob, *La Défense de Tartuffe, extases, remords, visions, prières et méditations d'un Juif converti* : Société littéraire de France, 1919, rééd. Gallimard, 1964 (avec une introduction du Père André Blanchet suivi de « Récit de ma conversion »).
- ⁷ JACOB Max, *Derniers poèmes en vers et en prose : Poésie/Gallimard*, 1982, p. 109.
- ⁸ Cette Imitation dédicacée par Picasso « À mon frère/Cyprien Max Jacob/Souvenir de son baptême/Jeu-di 18 février 1915/Pablo » se trouve au fonds Max Jacob de la Médiathèque d'Orléans. On notera dans cet ouvrage précieux indemne de toute trace de lecture, à la reliure

encore intacte, deux mentions manuscrites du poète à la dernière page visant deux ouvrages relatifs aux nombres et aux systèmes symboliques publiés par la Librairie Chacornac, maison d'édition parisienne spécialisée en occultisme.

⁹ JACOB Max, *Le Cornet à dés : Poésie*/Gallimard, 2003, p. 58.

¹⁰ JACOB Max, *Saint Matorel* : Gallimard, 1936, p. 28.

¹¹ JACOB Max, *Défense de Tartufe*, *op. cit.*, p. 229.

¹² BILLY André, *Max Jacob*, *op. cit.*, p. 46.

¹³ BÉLAVAL Yvon, *La rencontre avec Max Jacob*, *op. cit.*, p. 20-23. Robert Pinget effectue de nombreuses coupes dans le récit qu'il signale par « plus tard » afin de garder le ton qui sied à un exposé oral.

¹⁴ Concernant l'arrestation et la mort de Max Jacob, voir LACHGAR Lina, *Mort de Max Jacob* : La Différence, 2004, et SISTRAC Patricia, « La mort de Max Jacob : réalité et représentations », dans *Max Jacob face à l'histoire*, Actes de la journée d'étude du 6 février 2009 à l'Université d'Orléans (dir. Antonio Rodriguez & Patricia Sustrac), *Cahiers Max Jacob* n° 9 : Les amis de Max Jacob, p. 103-118.

¹⁵ L'Association des amis de Max Jacob a été fondée en janvier 1950 dans l'émotion du retour de la dépouille du poète à Saint-Benoît-sur-Loire. Voir le site de l'Association : <http://www.maxjacob.com>.

¹⁶ Le Prix Max Jacob récompense chaque année un poète d'expression française et un poète d'expression étrangère pour l'ensemble de son œuvre. Il a été fondé en 1951 sous l'impulsion de Jean Denoël, Président de l'Association des amis de Max Jacob et secrétaire particulier de la mécène Florence Gould. *La Fondation Gould* soutient ce prix encore aujourd'hui. Voir la liste des lauréats sur le site de l'Association.

¹⁷ Pinget évoque le dernier des *Cahiers* de la première série de cinq numéros parus entre 1951 et 1961, ce dernier volume ayant été publié à l'occasion du 17^e anniversaire de la mort du poète. *Les Cahiers Max Jacob* ont reparu en 2006. Voir le site des *Cahiers Max Jacob* : <http://www.cahiersmaxjacob.org>.

¹⁸ JACOB Max, *Le Cornet à dés*, *op. cit.*, p. 103.

¹⁹ *Ibid.*, p. 58.

²⁰ *Ibid.*, p. 59.

²¹ *Ibid.*, p. 97.

²² *Ibid.*, p. 99.

²³ *Ibid.*, p. 253.

²⁴ JACOB Max, *Le Cornet à dés II* : Gallimard, 1955.

²⁵ *Ibid.*, p. 67.

²⁶ *Ibid.*, p. 116.

²⁷ *Ibid.*, p. 144.

²⁸ *Ibid.*, p. 145.

²⁹ *Ibid.*, p. 180.

³⁰ JACOB Max, *Cinématoma* : Gallimard, 1929, p. 9-10.

³¹ *Ibid.*, p. 37.

³² JACOB Max, *Conseils à un jeune poète suivi de Conseils à un jeune étudiant* : Gallimard, 1945 (rééd. 1987).

³³ *Ibid.*, p. 17.

³⁴ *Ibid.*, p. 21.

³⁵ *Ibid.*, p. 22.

³⁶ *Ibid.*, p. 24.

³⁷ JACOB Max, *Le Roi de Béotie* : Gallimard, 1921. Réédition suivie de *La Couronne de Vulcain et de Histoire du roi Kaboul 1^{er} et du marmiton Gauvain, récits* : Gallimard (collection Blanche), 1980, p. 185.